avaient fait distribuer au peuple Musulman, cha un près de troi mille moutons.

Nous croyons devoir apprendre à nos lecteurs que, d'après les renseignemens exacts que nous venons de recueillir à cet égard, cette nouvelle se trouve dénuée de tout fondement.

Ni Sa Majesté Impériale, ni Son Auguste Mère n'ont pas été ce jour-là sur les lieux susmentionnés pour faire distribuer des moutons.

Notre erreur provient de ce qu'une seule fois, il y a quelques années, la Sultane-Mère avait effectivement été à Sultan-Bayézid la veille des mêmes fêtes et avait fait payer de sa part le prix des moutons, achetés en sa présence par le peuple.

Il est vrai que les Musulmans font distribuer des moutons dans ces circonstances, aux pauvres et aux *Tékés* des Derviches, mais cela leur est complètement facultatif, et ni Sa Majesté, ni S. A. Impériale n'ont pas besoin de recourir à des distributions publiques pour accomplir cette œuvre de charité.

— Méhémet-Ali pacha, ministre de la guerre, et Suleyman pacha, ministre de la marine, qui s'étaient rendus à Ismitd, vendredi dernier, à bord de la frégate à vapeur le *Taïf*, pour visiter les fabriques de soie et de draps, étaient de retour avant-hier dans la matinée.

— On sait que S. A. la Validé Sultane fait construire, à ses frais, près du tombeau de Sultan-Mahmoud, son illustre époux, un magnifique bâtiment qui est destiné à servir de collège, dont toutes les dépenses seront également à ses frais. Depuis plus d'un an, on travaille à cette construction. Samedi dernier, S. A. accompagnée d'une nombreuse suite, est allée visiter les travaux, qui sont très avancés et a donné les ordres nécessaires pour qu'ils soient terminés au plus tard dans trois ou quatre mois.

— Ces jours derniers, Ahmet-Féthi pacha, grand-maître de l'artillerie, a quitté sa résidence d'été du Bosphore, pour aller habiter celle d'hiver, à Eyoub. Par suite d'une indisposition qui n'a présenté aucun caractère sérieux, Ahmed-Féthi pacha a été obligé de garder ses appartemens pendant quelques jours.

— Nous sommes heureux d'annoncer que Mehemet pacha, ministre de la police, est complètement remis de l'indisposition dont il était atteint depuis quelques jours, et qu'il a repris hier ses importantes occupations.

— Le bateau à vapeur d'Odessa est arrivé samedi au soir avec des dépêches pour la S. Porte.

A bord du même pyroscaphe se trouvait le lieutenant Semenof, courrier de cabinet russe, qui a apporté également des dépêches de St-Petersbourg pour M. Titow, envoyé de Russie.

— Alim éfendi, dont nous avons annoncé, il y a quelque temps, la nomination de gouverneur de Saroukhan, est parti la semaine dernière pour se rendre à son poste.

— Lundi dernier, on a essayé, pour la première fois à la fabrique de Zéitoun-Bournou, la machine à tourner le fer. C'est aussi pour la première fois, que du fer de mine du pays a été mis sous le marteau et fait en fer forgé: il a été trouvé dur, mais d'une excellente qualité. Les ouvriers anglais, qui ont essayé ce fer, et ont fait un excellent travail, sont MM. David Irving, John Biddleston et William Georges. Après avoir été montrée, les machines ont été mises en mouvement par les ingénieurs MM. Riddell, Renzie et Andrews, sous la direction de M. Samuel Dutton. Ces diverses expériences ont parfaitement réussi.

— Attendu que les bassins de construction de Constantinople ne suffisent pas aux besoins de la marine impériale, l'amirauté vient de décider qu'aussitôt que la coque d'un navire sera faite, elle sera envoyée au bassin de construction d'Ismid, où le reste des travaux sera continué.

— Le bateau à vapeur autrichien *Austria*, arrivé jeudi dernier de Trébisonde, avait à bord 180 soldats.

— Le bateau à vapeur de l'Etat le *Numahischi Tidjaret*, est arrivé dimanche dernier de Salonique avec 40 hommes de troupe.

— Le bateau à vapeur autrichien *Stamboul*, arrivé le même jour de Smyrne, avait à bord 120 soldats.

— Le bateau à vapeur de l'Etat l'*Esseri-Djdid*, arrivé avant hier de Smyrne, avait à bord 140 soldats.

— La corvette à vapeur de l'Etat, l'*Esseri-Djédid*, est arrivée hier de Trébisonde avec 50 soldats.

— M. N. Karr, consul de S. M. Britannique à Chypre, passe en la même qualité à Rhôdes, en remplacement de M. F. G. Wilkinson, décédé. Par ce changement de résidence, le poste de Chypre devient vice consulat et celui de Rhôdes consulat, M. Karr ayant aussi la juridiction des agences consulaires anglaises de toutes les îles de l'Archipel ottoman.

— M. Joseph Martone, consul-général de Naples à Smyrne, vient d'être nommé en la même qualité à Tripoli de Barbarie. M. le docteur Puchetti, chancelier, gérera le consulat-général.

— Le vaisseau le *Prince Regent*, de 94 canons, commandé par le capitaine Martin, et la frégate la *Thetis*, capitaine Codrington, ont quitté la baie de Bechika, ces jours derniers, se rendant à Malte; ils seront bientôt remplacés par les vaisseaux le *Ganges*, arrivé le 28 novembre au mouillage de cette île, et le *Superb*, qui y était incessamment attendu d'Angleterre.

Le *Prince Regent* et la *Thetis* vont faire partie de l'escadre d'évolution qui se réunira à Lisbonne, et dont le capitaine W. F. Martin aura le commandement en qualité de commodore de seconde classe.

— Le comité de secours pour les Réfugiés a tenu hier sa troisième séance. Les offrandes que commence à lui apporter la charité permettent de prendre déjà des mesures pour le départ de ceux qui veulent quitter le pays. Plusieurs se sont embarqués par le dernier paquebot français; aujourd'hui le steamboat anglais en emmène d'autres. Les Emigrés, qui se trouvaient à Constantinople le 17 décembre, ont en outre été prévenus qu'ils avaient une résolution définitive à prendre, de ce jour jusqu'au 1er février 1850, époque à laquelle cesseront les secours, et où ceux qui n'auraient pas voulu partir, n'auront plus droit à demander le passage ni les frais de route.

Les listes de souscription sont ouvertes et circulent dans les différentes communautés. Plus tard nous comptons en faire connaître le chiffre, ainsi que les noms des personnes qui consentent à cette publicité.

— Il vient de paraître ici, toutefois clandestinement, le premier cahier d'une publication intitulée *Remarques historiques sur les Evénemens de Rome*. Le titre indique assez tout ce que le sujet a d'intempestif et de scabreux, surtout lorsque le narrateur des faits, pourrait y ajouter en épigraphe, *et quorum pars magna fui*. Est-il possible à un spectateur et acteur de ce terrible drame, lorsqu'il sait ses espérances trompées et sa cause perdue, d'en parler de sang-froid et avec impartialité, surtout dans la fatale position de l'exil et de l'infortune? Nous ne le pensions pas pour notre compte, avant d'ouvrir le pamphlet.

La lecture de la la première page nous a prouvé la justesse de la conjecture. Le fanatisme politique parle seul à la place de l'histoire dont l'auteur semble ignorer les doctes et récentes recherches. C'est un gibelin du XIIIème siècle, moins le bon goût et le beau style de ce temps. Il parle des Papes avec tous les préjugés de la fausse philosophie mêlés aux passions des carbonari.

Nous ne voulons point discuter avec l'anonyme qui n'a pas le courage d'avouer son œuvre. Chaque mot exigerait une réfutation, tant ses appréciations du passé et du présent sont dénaturées par une haine aigrie et irréligieuse.

Dans l'intérêt de ses compagnons d'exil, nous conseillons à l'auteur de s'arrêter et de ne point blesser davantage la conscience et le patriotisme de beaucoup de ses lecteurs, habitant comme lui une terre hospitalière, surtout lorsque leur charité s'impose des sacrifices pour soulager les misères de l'émigration. Il n'y aurait pas seulement ingratitude dans le procédé, mais encore maladresse.

— M. Rolland, ex-représentant du peuple et fondé de pouvoirs de M. de Lamartine pour la concession de terres qui a été faite à ce dernier par le gouvernement impérial et que nous avons annoncée dans un de nos précédens numéros, a quitté Constantantinople pour retourner en France.

— On nous écrit d'Alexandrie, 6 décembre, que le gouverneur-général Abbaspacha, venait de quitter le Caire pour se rendre, avec ses deux médecins, dans la Haute-Egypte, où il doit passer une trentaine de jours, et qu'avant son départ, il avait mandé près de lui Artin bey pour lui donner des instructions relativement aux ventes des produits qui dépendent de l'administration.

— On lit dans le *Journal de St-Pétersbourg*:

« Le savant botaniste Cencovski, qui avait fait partie de l'expédition de recherches de M. Covalesky dans l'intérieur de l'Afrique, n'était pas revenu en Russie avec ce dernier, et avait continué ses explorations en Egypte et dans les contrées avoisinantes. L'Académie Impériale des sciences vient de recevoir la nouvelle que M. Cencovski en est reparti pour Trieste, d'où il reviendra en Russie par la Suisse et l'Allemagne. En quittant l'Egypte, il a laissé entre les mains de notre consul-général les nombreuses collections d'objets d'histoire naturelle recueillis par lui dans le cours de son voyage. »

— Une commission préparatoire est nommée depuis quelque temps pour procéder à une enquête sur le crime dont M. Loschi a été la triste victime. L'assassin a déjà été interrogé et l'instruction se poursuit.

— Dimanche, après le départ des fonctionnaires, un vol de 70 80 mille piastres a été commis à la Porte. Lorsque tout le monde a quitté les bureaux, des caisses qui contiennent des archives et de l'argent sont transportées chaque soir dans une salle souterraine fortement construite en pierre. Des hamals arméniens sont chargés de cette besogne. C'est en faisant ce transport, que la somme dont nous parlons a été enlevée. On est sur la trace du coupable : des soupçons planent fortement sur un de ces hamals.

— Dimanche dernier, un assassinat a été commis dans le quartier de Guedik pacha, à Constantinople. Un garçon boulanger devait 500 piastres à son patron et négligeait son travail. Ce dernier l'ayant trouvé dimanche, à quelques pas de la boulangerie, l'engagea à se rendre à sa besogne; le garçon s'y refusa, et après une altercation assez vive, il étendit raide-mort à ses pieds d'un coup de poignard, son malheureux patron. Le meurtrier prit aussitôt la fuite; mais un de ses compagnons, témoin du crime, le poursuivit et le fit arrêter par les hommes du corps de garde qui se trouvait non loin de là. L'assassin est grec.

— Dimanche, dans la nuit, l'Eglise arménienne de Zéitoun-Bournou, bien qu'elle fût gardée par quatre hommes a été complètement dévalisée.

On lit dans le *Journal d'Odessa* du 7 décembre :

« Dimanche passé, le 2 de ce mois, il s'est élevé à Odessa, par un fort vent de N. E., une tempête d'une violence extraordinaire, qui a duré toute la nuit suivante et le lendemain jusque vers midi. Les vagues étaient si fortes qu'elles passaient par dessus les môles élevés du port. Le 2, trois caboteurs ont perdu leurs ancres et ont été jetés à la côte, non loin du môle neuf de pratique; ce sont le *St-Nicolas*, cap. J. Liachenco, et le *St-Aristarque*, cap. J. Velikii, avec des chargemens de graine de lin, et le *St-Nicolas*, cap. P. Coçar, chargé de bois. Dans la nuit du 2 au 3 le schooner le *St-Nicolas*, cap. J. Cenotti, a aussi chassé sur ses ancres et est allé échouer du même côté; une barque de sauvetage, envoyée à son secours, a été couverte par les vagues et obligée d'échouer en face de la fonderie. Le 3, deux bricks marchands ont éprouvé le même sort, savoir : le *St-Alexandre Nevsky*, cap. B. Iacovenco et le *St-Jean*, cap. M. Apostoli, ainsi que le trabaque *St-Nicolas*, cap. I. Inchtchénitsky; un autre trabaque, venant de Khersone, le *St-Nicolas*, cap. A. Pychuli, avec une cargaison de grains, a fait une voie d'eau et a coulé. Tous les équipages de ces navires et de la barque de sauvetage ont été sauvés. Un navire, *Les 4 Frères unis*, cap. C. Magoul, appart. à M. J. Ralli, a été jeté le même jour à la côte près de la campagne de M. Stourdza; les 5 hommes qui le montaient se sont sauvés.

« Pendant la tempête, les vagues poussées par un vent très fort de N. E., ont débordé du rivage de la mer le long du Péréсype, et inondé une grande étendue, depuis l'église du Péréсype jusqu'à la chaussée et l'ont même couverte en plusieurs endroits. La police s'était empressée de prendre des mesures pour retirer les habitans et les effets des maisons les plus voisines de la mer. Grâce à Dieu, personne n'a péri. Le soir du 3 les eaux s'étaient presque entièrement écoulées. En ville le vent a causé quelques dégâts aux toits; une partie de l'enveloppe en fer-blanc de la pointe du clocher de la cathédrale a été arrachée. A la fontaine Rachcovsky une digue a été presque entièrement détruite.

« Le 4 à midi, le vent était tout-à-fait tombé, et la mer calmée. Cette tempête a été une des plus violentes qu'on se rappelle ici. »

On lit dans le même journal du 11 :

« Lors de la tempête du 2, qui a sévi avec tant de furie sur la rade et dans nos ports, vers les 4 heures du soir, la frégate à vapeur l'*Odessa*, mouillée dans le port de quarantaine, a eu sa chaîne de gauche rompue par la violence du vent : à la demande du commandant de ce vapeur, il fut apporté par une barque de sauvetage une autre ancre avec un cable, et la frégate fut maintenue dans son mouillage. Plus tard, vers 5 heures et demie, l'aussière, le cable et la chaîne, par lesquels la proue de la frégate était amarrée au port, furent brisés; une seconde ancre fut aussitôt jetée sur la droite, mais la chaîne en fut également bientôt brisée; une troisième ancre fut envoyée au vapeur avec des cables et des chaînes et à 9 heures on avait réussi à amarrer solidement le pyroscaphe; mais pendant cette opération, une chaloupe à 10 rames, envoyée du bateau à vapeur pour porter le bout de l'aussière à terre, alla donner, par suite de la nuit noire qu'il faisait, contre la chaîne d'amarre, tendue d'un bâtiment mouillé dans le port, et chavira : des hommes qui la montaient 9 parvinrent à se sauver, mais malheureusement 2 se noyèrent; la chaloupe fut brisée. Quant à la frégate elle n'a eu que des avaries insignifiantes. »

NOUVELLES D'EUROPE.

FRANCE.

(Paris, 30 novembre.)

De nombreuses nominations et mutations de préfets, de sous-préfets et de membres de la magistrature viennent d'avoir lieu. Le président de la République a adressé aux nouveaux préfets réunis à l'Elysée, l'allocution suivante :

« Vous devez, dans tout ce qui est du ressort de l'administration, prendre pour règle de conduite le programme du message, *maintenir l'ordre* avec la plus grande fermeté et en même temps employer toutes les forces, toutes les ressources que met dans vos mains le pouvoir que je vous confie à *l'accroissement du bien-être populaire*. Les actes que vous pourrez accomplir sur les lieux ou provoquer au centre, et dont l'effet sera d'améliorer la condition des classes ouvrières des villes et des campagnes, sont ceux auxquels j'attache la plus grande importance. Pour tout ce qui aura rapport à l'amélioration des masses, ne craignez pas de faire appel à ma sollicitude; je vous demande au contraire expressément de multiplier les communications, les instances, d'aiguillonner le zèle et l'activité de l'administration centrale, de *fatiguer*, le ministre de l'intérieur.

« Quant à la politique, les entreprises ouvertes ou sourdes des anciens partis, les millions de suffrages qui ont servi de base à l'autorité que j'exerce et à la responsabilité que j'accepte, les témoignages d'approbation et les encouragemens multipliés que je reçois, depuis le message, de toutes les classes de la population et de tous les points du territoire, me font un devoir de me préoccuper, dès ce moment, des moyens de garantir le pays des désastres inévitables qu'entraînerait un nouveau changement de gouvernement. Il ne faut pas qu'il puisse exister à ce sujet de l'incertitude dans les esprits. En face des partis réactionnaires et révolutionnaires qui tiennent en réserve, pour le jour où les pouvoirs publics devront être renouvelés, des solutions de nature à tout remettre en question et à bouleverser le pays, il faut que les agens de l'autorité, à tous les degrés, aient dès à présent une solution à opposer, solution pacifique, organisatrice, qui soit dans l'opinion du plus grand nombre une garantie d'ordre et de sécurité.

« Cette solution, c'est le maintien, la continuation de ce qui est. Si le pouvoir élu par cinq millions de suffrages hésitait à intervenir dans l'éventualité la plus menaçante, au nom de salut commun, ce serait de sa part un acte impardonnable de faiblesse et d'incapacité, une véritable désertion; s'il cherchait à y intervenir par d'autres voies que les voies constitutionnelles, ce serait une odieuse folie. C'est entre deux écueils que vous devez agir, en préparant la réélection future et *constitutionnelle* du chef du pouvoir exécutif, en l'aidant de tous vos efforts à mériter, par l'affermissement de l'ordre et le progrès positif du bien-être populaire, la confiance du pays. »

M. Briffault, ancien chef du secrétariat du président de la République, vient d'être envoyé en Suisse, en mission particulière, auprès du général Dufour.

L'Assemblée a vidé, dans sa séance du 29, diverses questions plus ou moins importantes. Elle en a consacré la plus grande partie à la première délibération sur la proposition de M. Fouquier d'Hérouel, tendante à augmenter le nombre des circonscriptions électorales. Il y a sept ou huit mois que la loi électorale est en vigueur, et cette courte expérience a déjà suffi pour faire sentir la convenance et la nécessité de la modifier sur un point important; car il s'agit d'assurer l'application sincère et fidèle du suffrage universel; il s'agit de le rendre universel en fait comme en droit. Un fait signalé dans le rapport de l'honorable M. Gaslonde ne laisse aucun doute sur l'opportunité de cette mesure. La statistique des dernières élections constate que le nombre des votans, après avoir été, dans les élections de l'Assemblée Constituante, de 83 pour 100, dans celles du 10 décembre de 75 pour 100, est descendu dans celles du 13 mai dernier au chiffre de 68 pour 100. Dans plusieurs élections partielles, il a diminué d'une manière encore plus inquiétante.

Dans la même séance, M. Bocher a déposé le rapport de la commission chargée d'examiner le projet de loi sur le maintien de l'impôt des boissons. La commission s'est prononcée pour l'adoption pure et simple du projet de loi.

Les représentants qui se sont fait inscrire jusqu'ici contre le projet sont MM. Antony Thouret, Pradié, Bastiat, Pasqual Duprat, Grevy, Mauguin, Castillon, Tamisier, Gillon, A. Bruys, Eugène Beaune, Charras, Maréchal, Bourzat, Mathieu de La Redorte, de Lagrange, Sage, Lagarde, Dufraisse, Chapot, Latrade, Doudre, Lafon, Joly, Larcy, Canet, Jorret.

Il n'y a pas eu d'inscription prise en faveur du projet de loi.

L'ordre du jour appelait ensuite la délibération sur la prise en considération de la proposition de M. Charras, relative à la vente des diamans de la Couronne.

---

il en observait les péripéties avec une attention cruelle, inexorable; le cou tendu, le corps penché en avant, respirant à peine, il se soulevait de temps en temps sur la pointe des pieds pour mieux repaître ses yeux de ce spectacle éminemment dramatique. A chaque *déveine* éprouvée par le malencontreux et obstiné joueur, ce spectateur impitoyable du malheur d'autrui, dont il suivait les phases avec tant de délices, laissant éclater dans ses regards une satisfaction atroce, et dans tout son visage une joie profonde, immense; encourageant du geste et de l'œil le malheureux jeune homme à sa perte; on eût dit Bertram, dans l'opéra devenu populaire, assistant à la ruine de Robert et s'apprêtant à lui acheter son âme.

Le jeune homme devenu blême, presque livide, posa son dernier florin sur l'un des casiers du tapis vert; l'aiguille tourna encore une fois lentement, et s'arrêta. De grosses gouttes de sueur tombaient du front du joueur; un rateau s'avança et saisit, pour le garder, le florin engagé, dernier enjeu du pauvre adolescent. Tout-à-coup on entendit un cri de joie, un rire insultant, presque infernal. Le jeune homme qui avait tout perdu et allait se tuer, peut-être, se retirait en grinçant des dents, et s'arrachant les cheveux. Les spectateurs, enlevés à leur impassibilité habituelle par cette joie indécente, se retournèrent indignés. Celui qui avait excité leur indignation se retirait à pas lents en se frottant les mains, et bientôt je le perdis de vue à la sortie de la salle.

Je restai pensif, en proie à une impression pénible, douloureuse. Puis, je m'élançai à la recherche d'un ami, d'une personne de connaissance qui pût m'expliquer la scène bizarre dont je venais d'être le témoin. Notre cher baron de Cénac, qui venait de la salle de lecture, se trouva à ma portée.

— Mon cher ami, lui dis je en lui barrant le passage et en lui saisissant le bras, je ne vous lâche pas que vous ne m'ayez dit...

Et je lui racontai ce qui s'était passé.

Le baron me prit à son tour par le bras; nous sortîmes, et après avoir fait quelques pas dans le jardin, nous étions assis, et ma curiosité était complètement satisfaite. Je ne ferai pas parler le baron, mais je vous raconterai ce qu'il m'a raconté lui-même, je ne change rien à son récit.

Depuis long-temps déjà l'original dont j'avais observé, ce soir-là, l'incroyable pantomime et entendu le rire diabolique, était fixé à Bade dont il fréquentait assidûment le salon de jeu, mais sans prendre aucune part à ses chances inégales. Il y était connu sous le nom du *Joueur aliéné*. A peine la salle aux tapis verts était-elle allumée, il arrivait, et, s'installant à la place la plus commode, une fois le jeu ouvert, il suivait, de son regard éteint, le mouvement de l'aiguille : pas un mot, pas un mouvement de lèvres, pas un son ne trahissait sa pensée; il ne semblait pas, en apparence, participer le moins du monde à toutes les péripéties du jeu. Renfermé dans un silence et dans une impassibilité absolue, il regardait avec calme cette foule aveugle qui venait sacrifier son or sur l'autel de la capricieuse déesse, comme on disait au dernier siècle. Il ne cherchait pas à voir si le bonheur ou le malheur s'attachait à chaque mise : le commencement de la lutte le laissait froid, insensible. Seulement, quand le désespoir venait à contracter les traits d'un joueur, quand des éclairs de fureur jaillissaient de ses yeux, qu'une sueur glacée lui tombait des tempes en gouttes épaisses, et que l'agitation convulsive de sa main indiquait qu'il allait probablement hasarder sa dernière pièce d'or, son dernier florin, alors les traits de notre aliéné s'animaient, et sa bouche se tirait de chaque côté pour laisser apparaître un sourire sinistre. Puis, quand la ruine du joueur était positivement et sans retour consommée, quand le malheureux avait perdu son dernier florin, tout enfin, alors le fou laissait éclater un rire étranglé et rauque, et quittait la salle.

Jadis cet homme avait été un joueur heureux; il avait, pendant long temps, fait du jeu sa profession, il s'y était enrichi. Jouant pour le plaisir, par passion, par instinct, il était joueur comme d'autres sont artistes, avocats, militaires, commerçans. . . . , par vocation. Au Mexique, — pays des beaux joueurs, il eût été distingué dans la foule. En un mot, c'était un joueur pur-sang, qui eût offert comme enjeu sa liberté, sa personne, sa vie. Il ne pouvait donc se passer de jouer, bien convaincu du reste que ce n'était pas seulement un misérable gain qui l'intéressait et le forçait à poursuivre la *veine*, quelquefois capricieuse, pour se la rendre enfin favorable, et, chose singulière! si une soirée lui enlevait cent ducats ou deux cents florins, celle du lendemain lui en rapportait le double. Et il luttait encore contre la fortune qui finissait toujours par lui céder.

Une fois, cependant, c'était un été, il n'eut pas de bonheur; tous les jours, il perdait des sommes considérables, et il ne cessait pas pour cela de jouer, espérant forcer la fortune et regagner ce qu'il avait perdu; mais il devait lui arriver ce qui arrive à tous les joueurs, quand la fatalité s'appesantit sur eux. En peu de jours il perdit tout, tout ce qu'il avait gagné depuis tant d'années. Il vendit, il engagea tout ce qu'il avait, sa maison, ses meubles, ses bijoux, son argenterie : il emprunta pour réparer ses pertes, tout fut inutile; chaque jour, il faisait un pas de plus vers le fond de l'abîme. Ses affaires étaient désastreuses, sa situation était désespérée. Sa pauvre femme, accoutumée à toutes les jouissances du luxe et d'une vie facile, dispendieuse, elle qui avait habité de somptueux appartemens, était couchée, mourante, dans une chambre misérable et nue, sur de la paille infecte; les affreuses privations auxquelles, depuis quelque temps, elle était réduite, avait ruiné sa santé. Une fièvre lente, pernicieuse, s'était emparée d'elle et, faisant chaque jour des progrès, rapprochait l'infortunée de la mort; car elle manquait absolument de soins et de secours, et ses lèvres brûlantes n'avaient pas à espérer ces boissons calmantes et douces qui combattent la fièvre et donnent tant de bien-être au malade.

Pour lui, grâce à la vigueur de sa constitution, il résistait à toutes ces atteintes; mais le chagrin avait creusé ses joues, blanchi ses cheveux, et la faim avait affaibli son corps; ses bras tombaient inertes, ses jambes vacillaient, il ressemblait à un spectre ou à un naufragé épuisé par les fatigues de la mer, par la faim, la soif, et les maux les plus affreux. Depuis quatre jours, il n'avait pas approché de sa bouche le plus petit morceau de pain. Quant au travail, il ne pouvait y penser, son corps était trop épuisé, et se suffisait à peine pour payer un propriétaire impitoyable.

Mourir de faim, voler ou mendier, c'était tout ce qui lui restait à faire; il fallut choisir.

Il passa plusieurs jours et plusieurs nuits dans un état horrible : inerte, stupide, les yeux fixes et regardant sans voir, on l'eût pris pour un mort; lui qui, quelque mois encore avant, était riche à envier, maintenant il était plus pauvre que le plus misérable mendiant; il ne voyait pas, il n'entendait pas, il ne pensait pas; une seule idée, une idée fixe, constante, assiégeait son esprit, il songeait à son malheur et à celui de sa famille.

Sa femme mourut, et la mort fut pour elle une délivrance, un bienfait. Cet évènement le rappela enfin à lui, à la réalité, à la raison. Il se leva et se mit à marcher, inquiet, agité. L'abominable passion qui, jusque-là, s'était endormie en lui, se réveilla alors, plus ardente que jamais. Le dernier sentiment humain qui eût survécu dans cette nature si abjecte, livra un combat acharné contre cette passion tout-à-coup ranimée; mais celle-ci était bien puissante, et la faim se faisait plus que jamais sentir; la faim, on l'a dit bien souvent, est mauvaise conseillère. — Elle étouffa dans son cœur toutes les bonnes pensées; il enterra sa femme sans pleurer, et . . . sa fille, son seul enfant . . . vous devinez ce qu'il en fit!

Le lendemain, débarrassé de sa femme et après avoir perdu sa fille, il était debout, l'espérance était revenue dans son âme, il jouait!

Mais cet argent, qu'il s'était procuré au prix de l'honneur de son enfant, ne lui porta pas bonheur; il perdit, il perdit encore, il perdit toujours : et bientôt il ne lui resta plus qu'une pièce d'or. Rendu furieux pas le désespoir, qui faisait de son visage un masque hideux, il prit cette dernière pièce, la lança sur le tapis vert, et. . . il perdit!

Epuisé, anéanti, il s'évanouit et tomba à la porte du salon. Un passant, charitable et bon, le fit porter chez lui et, pendant une maladie longue et douloureuse, le fit soigner avec une humanité et un désintéressement admirables. Après avoir longtemps flotté entre la vie et la mort, il quitta enfin son lit de souffrance, mais il était devenu fou. Il fut recueilli dans une maison d'aliénés. Comme il était fort tranquille, qu'il ne gênait ni ne tourmentait personne, on le laissa bientôt aller et venir en toute liberté.

Depuis cette époque, il vint tous les jours dans la salle de jeu; il ne semblait sortir de sa rêverie qu'à l'aspect du désastre probable d'un joueur trop audacieux. Alors son visage s'éclairait d'une joie cruelle, ses yeux lançaient de sinistres éclairs; il mettait un acharnement impitoyable à assister à la ruine d'autrui, et semblait savourer avec délices le désespoir d'un être aussi malheureux que lui. Enfin, il ne quittait la table au tapis vert que lorsqu'il avait vu le joueur accablé par le sort.

L'année dernière, il quitta Bade et vint avec sa fille à Paris où l'appelait une faible succession à recueillir. Vous pensez bien qu'on s'empressa de ne rien remettre à lui-même des quelque valeurs qui composaient ce modeste héritage, évènement inespéré qui devait le mettre à l'abri de la misère le reste de ses jours. D'ailleurs, il ne s'était pas rendu compte le moins du monde de la nature et de l'objet de son voyage à Paris, voyage auquel on eut assez de peine à le décider.

Il ne comprend qu'une seule chose, c'est le jeu; il ne joue pas, puisqu'il n'a rien, mais il regarde jouer les autres pour se réjouir de leurs pertes. On l'a vu dernièrement dans une de ces maisons à tables d'hôte, tenues par des lorettes hors d'âge, qui sont toutes plus ou moins veuves, d'un général tué en Morée ou d'un colon de Saint-Domingue, et s'intitulent assez ordinairement madame de Saint-Phar, de Saint-Adresse ou de Saint-Evremont : maisons suspectes, fréquentées par de généreux brésiliens, des margraves hongrois, des présidens de république de l'Amérique du Sud en congé de santé, et où, après s'être réuni sous prétexte de dîner et de danse, on joue d'une manière honteuse; c'est chez une de ces Aspasies du lansquenet que notre homme allait, tout récemment, chaque soir; il n'en sortait que lorsqu'il avait vu un pauvre fils de famille dépouillé de son dernier louis, ou un imbécille d'étranger mis à sec. Il y a huit jours, me promenant aux Champs-Elysées, le soir, je l'ai aperçu stationnant autour d'un de ces jeux de hasard que la police, malgré sa surveillance, n'a pu déraciner de certains endroits écartés et sombres. Il assistait au dépouillement d'un malheureux ouvrier en train de perdre, sou par sou, le produit de plusieurs journées de travail sur lequel comptaient peut-être une femme et des enfans.

Mais, tenez, le voilà qui va repasser devant nous, il se rend probablement à son spectacle de chaque soir.

En effet, il venait à nous, toujours morne, marchant à pas lents, les yeux baissés et comme étranger à tous les mouvemens, à tous les bruits du monde extérieur. Il tourna à gauche, et disparut par la rue Laffitte.

Il était minuit, le boulevart, de peuplé et d'animé qu'il était, redevenait, comme chaque nuit, désert et abandonné. Nous remerciâmes Charles B... de son histoire, dont je devais profiter un jour, ce dont il ne se doutait guère alors, et nous nous séparâmes en nous ajournant au samedi suivant.

Nous eûmes, depuis, des nouvelles de notre joueur : il était retourné à Bade, où il se livrait encore à son passe-temps favori, lorsqu'un soir, en entrant dans la salle de jeu, il tomba sans mouvement; on le releva, il était mort d'une congestion au cerveau.

Sa fille vit encore. Les faibles ressources qui lui restèrent après la mort de son père étant insuffisantes, elle obtint d'entrer comme employée dans l'établissement des bains; elle est baigneuse à la *Trinkhalle*.

A.-L. RAYBERIE.